

Le reg

Judith Messier

Number 45, Summer 1990

Le désert

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15005ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Messier, J. (1990). Le reg. *Moebius*, (45), 75–83.

LE REG

Judith Messier

SOIF : Sensation correspondant à un besoin de l'organisme en eau. *Haleter de soif. Mourir de soif.* «*La soif s'en va en buvant*» (Rabelais). JUSQU'À PLUS SOIF, à satiété.

C'est Alice, ma voisine de bureau qui vient de recevoir un *fax* et, comme j'avais un renseignement à lui demander, j'étais juste derrière elle, assez proche pour glaner ces quelques mots. Il semble qu'il y ait toutes les définitions du dictionnaire. Elle rit toute seule puis explique à tout le bureau que c'est son chéri qui lui envoie un message d'amour. Ben, une page de dictionnaire! il doit manquer d'imagination, le pauvre. Il y a sûrement un code caché qu'ils sont seuls à comprendre. Je l'espère.

Cette lecture m'a donné soif. C'est un désert, ici, pour rester dans la ligne du dictionnaire, une zone très sèche, aride, et inhabitée. Pour l'inhabité, on repassera, mais pour l'aridité, on est en plein dedans. Des murs aux tapis, en passant par les bureaux et les costumes des programmeurs, tout est sec et gris, sauf les jupes et les bas des secrétaires qui sont noirs. Je ne sais pas si les designers sont tous en deuil de leur chien ou daltoniens (alors ils n'osent jouer la couleur), mais depuis au moins trois ans, il semble que le comble de l'élégance bureautique soit le noir. Pas étonnant

que je broie du noir, moi qui aime les jaunes scintillants, les rouges flamboyants et les imprimés débordants.

D'ailleurs, je déborde tout le temps ici. Je suis trop rousse et j'ai trop de poitrine. Je ris trop et trop fort, je mange trop et trop souvent, je babille, je gigote, je vis, quoi! Et j'ai soif. De l'eau, de l'eau, de l'eau. Ce doit être cet air recyclé dont on est aussi avare que des augmentations de salaire dans ce bureau qui m'assèche les papilles et le reste. Et qu'arrive-t-il quand on boit toute la journée? Eh ben moi — je sais pas vous — mais moi, je pisse. Y ont foutu les toilettes pour dames au diable, faut traverser toute la place et passer chaque fois devant la réceptionniste. J'ai l'air fin à la saluer comme ça dix fois par jour. J'ai surtout l'air très travaillante. Y doivent penser que je m'enfile des lignes de coke toute la journée.

Justement, là, j'ai soif. Ouf, tout le monde est bien occupé autour de moi, je pourrai me lever discrètement. Je sauvegarde le travail en cours, je ramasse mon sac à main, et hop, v'là le Michel, un des conseillers, qui se pointe avec un texte urgent. Il est grand et mes yeux arrivent à la hauteur de sa ceinture de pantalon, gris il va sans dire. Si les femmes sont en noir, les hommes eux fétichisent le gris, gris ardoise, gris souris, gris brun et gris charbon. On ne sait pas si leur costume est armure ou camouflage pour affronter les champs de bataille urbains. Seul le *boss* porte du bleu marine, qui le situe à l'échelon supérieur. À la portée de ma main, les grosses couilles de Michel. Je remarque ça, moi, les couilles, comme eux en profitent pour jeter une oeilade à ma poitrine dès qu'ils en ont l'occasion. Michel est déjà parti.

— Alice, tu as déjà mangé du raisin bleu dans ton enfance, tu sais ce raisin dont la peau se détache facilement, on la recrache et il ne reste qu'une chair juteuse et ronde?

Alice se retourne interloquée.

— Qu'est-ce que tu racontes? Pourquoi tu parles de raisin?

— Rien, rien, je pensais juste à ça comme ça, parce que j'ai soif.

Pouvais-je lui dire que j'ai eu envie pendant une seconde de lécher les couilles de Michel, que je m'imaginai

avec la plus grosse dans ma bouche, à la faire aller et venir comme la chair de raisin qui glisserait sur le surplus de peau. Du calme, Élise, pas d'obscénité, ce n'est pas l'endroit. Alice retourne à son clavier en haussant les épaules. Elle n'a rien compris à mon histoire, ils ne comprennent jamais rien à ce que je raconte et me prennent pour une toquée, ce que je suis bien évidemment. Pourtant, une conversation sur les raisins bleus, c'est pas plus fou qu'un *fax* d'amour. Je me lève, mon envie d'un verre d'eau n'ayant pas été satisfaite. Michel revient en coup de vent, les pans de son veston frôlent ma chaise. Il me jette :

— C'est rush, ma fille, j'en ai besoin dans une heure.

Dans une heure! Soixante pages de son charabia tellement mal écrit qu'il en devient indécent, une insulte à la langue française et à la calligraphie. Rush, ils n'ont que ce mot à la bouche. Rush, roche, garnotte, pierraille, désert de pierraille, reg, c'est bien le reg ici. Certains qualifient leur bureau de goulag, nous c'est le REG. Rivary, Éthier et Gagnon inc. que j'appelle Ravis d'Être Gagnants. Bon, pas question de prendre cinq minutes pour la pause qui rafraîchit. Soixante pages en une heure, c'est impossible, pourtant je vais essayer. Je m'attelle à l'ouvrage.

Seigneur, comme je regrette mes sondages téléphoniques, mes virées d'après-midi et ma liberté. C'est Yves qui m'a convaincue de me recycler dans l'informatique où, paraît-il, il y a de l'avenir et des chances d'avancement. En fait de perspectives d'avenir, je n'ai que cet écran, toute la journée. Même pas le loisir de regarder par la fenêtre comme je le faisais quand je m'ennuyais à l'école, y a pas de fenêtre. Bravo, Yves, j'ai bien fait de t'écouter. Ça c'est un ami qui me veut du bien. Quand je pense à l'avenir, je pense à *téter* ici assez longtemps pour me ramasser assez d'argent pour un voyage aux îles Mouc-Mouc, là où il n'y a pas de gris, pas de roche, seulement du bleu, du vert, de l'eau et de la verdure. Mais je crois bien qu'inconsciemment je prépare autre chose, je prépare ma mise à pied, pour avoir droit au chômage et recouvrer ma chère liberté.

Ainsi, à midi, j'ai décidé de luncher dehors. Quelle audace, ma chère! Ici, on mange une salade ou un sandwich diététique sur un coin de table, à la portée des conseillers et

de leurs *rushes*, ou bien on ne mange pas du tout et on vit de café et d'espoir d'être bien considéré. Je tape comme une malade, les mots de Michel foncent sur le clavier, jaillissent sur l'écran et me bombardent comme des pierres, une tempête dans le désert. J'apprends que Michel est sorti juste au moment où je termine le texte. C'est rien, c'est toujours comme ça. Je me lève de cette foutue table et sort du bureau.

— Élise, où vas-tu comme ça?

C'est la cheffe des tapeuses qui m'accroche au passage.

— Je vais dîner.

— Non, c'est pas possible, pas là. Je viens juste de recevoir un appel de Jean-Paul. Il apporte une soumission qui doit sortir pour quatorze heures.

— Écoute, Suzanne, je t'ai prévenue ce matin en arrivant que je sortais à midi. D'ailleurs, je pars à dix-sept heures tapantes, aujourd'hui, j'ai rendez-vous.

Personne ne sort jamais de ce bureau à l'heure normale. J'ai vu des filles travailler parfois jusqu'à minuit le vendredi soir et revenir le lendemain matin, samedi, pour travailler. Cette Suzanne, elle apporte le PC chez elle quelquefois pour finir un travail pendant le week-end. Les conseillers sont aussi maniaques, ils arrivent vers sept heures trente le matin, déjeunent ensemble en discutant, repartent vers neuf heures pour revenir en fin de journée pour une autre réunion. Dans les journaux, à la télé, on entend parler de semaines de trente heures et de syndicalisme. Ici, c'est un monde à part, un monde d'où les mots loisir, vie familiale, plaisir, sont bannis. Ici, c'est le règne du toujours plus, plus d'heures pour plus de sous, le règne minéral, les roches et les espèces sonnantes.

— Suzanne, demande à quelqu'un d'autre pour la soumission, moi je sors.

— Mais tout le monde est occupé sur des *rushes*.

Maudite garnotte, je peux plus entendre ce mot, il me déchire la peau en même temps que les oreilles. Soupir.

— J'ai faim, moi.

— Tu veux que je téléphone pour te commander quelque chose?

— Non, j'haïs la bouffe qu'on fait venir. Bordel, ça fait des jours que cette soumission doit être terminée. C'est toujours la même chose avec Jean-Paul, il est toujours à la dernière minute et on finit toujours par faire le travail quand même, à toute vitesse et à se priver de manger pour lui. Dis-lui que c'est impossible, ça lui fera les pieds. Qu'il se débrouille avec son client, moi je m'en vais.

Re-soupir, de sa part cette fois.

— D'accord, je vais le faire moi-même.

C'est ça, ma grande, fais du zèle, sacrifie-toi. C'est toi qui vas gagner l'insigne honneur de travailler toute la nuit le jour où ils en auront besoin et une médaille à la prochaine réunion mensuelle. Je pars. Non, elle me retient encore.

— Élise heu... tu devrais aller te peigner. Tes mèches traînent dans ton cou. Et cet accoutrement... j'ai eu droit à des commentaires désobligeants.

— Des commentaires désobligeants! Pourquoi à toi, pourquoi pas directement à moi?

— Tu les connais.

— Wang. Salut. Bon lunch.

M'en veut-elle ou m'envie-t-elle d'être capable de dire non?

Là, je sors pour vrai. Mon premier geste est de me précipiter sur la buvette du couloir. Et je bois, je bois, jusqu'à plus soif, comme disait le *fax* d'Alice. J'ai dû être une bête dans une autre vie. Quelquefois, je me précipite sur l'eau comme un orignal haletant qui a réussi à semer les chasseurs, un tigre à la fin d'une nuit de maraude, un chameau qui atteint l'oasis. Ensuite, je passe à la salle de bains. Coup d'oeil au miroir. Quoi, ma coiffure? Chaque matin, je passe quinze minutes à tenter de ramasser en chignon la masse rousse, luxuriante et rebelle de mes longs cheveux. Je croyais y réussir. C'est comme les vêtements. Je fais tout pour acquérir le look secrétaire, les jupes les plus sages, les vestes les plus classiques, mais là encore, il semble que je ne sois pas douée. J'y peux rien.

Je sors enfin de mon reg. Ah, de l'air. Même la pluie de novembre me semble douce au visage. J'entre dans le restaurant le plus proche, je n'ai qu'une heure. Aie! C'est plein. J'ai oublié que c'est vendredi et, je ne sais pas pourquoi, les

gens de bureau dînent volontiers au restaurant le vendredi. Une sorte de règle tacite, comme de baiser le samedi soir et d'avoir l'humeur morose le lundi matin. J'aperçois Camille, une fille du REG, seule à une table reculée. Elle est grosse et les gros ont souvent honte de manger en public comme si on leur reprochait silencieusement de tout faire pour rester gros.

Elle me fait signe. A-t-elle hésité parce qu'elle préférerait être seule ou bien à cause de la hiérarchie? La hiérarchie dans un bureau de Montréal? Ben oui, subtile mais bien présente. Elle est responsable des communications et je ne suis qu'une *tapeuse* de textes. En tout cas, elle me sauve la vie. Je m'assieds avec elle et commande la même chose qu'elle. Elle doit être mal à l'aise car elle se lance dans une longue tirade sur ses week-ends passés à repeindre et retapisser son appartement. J'haïs la décoration intérieure, je reste polie et silencieuse, toute à mon steak et à ma salade. Tout à coup, je ne sais par quel tour de passe-passe verbal, elle me parle du REG et de sa vie. Elle est entrée comme secrétaire trois ans plut tôt, a travaillé comme une dingue pour gravir les échelons, y a consacré ses jours, ses nuits, ses fins de semaine, toute sa vie. Elle a perdu ses amis et son amant, faute de temps pour eux, a cessé de faire du sport et gagné quinze kilos. *Le REG, c'est pas une job, c'est une vocation.* Je reste complètement figée. Je peux concevoir l'éducation, le soin aux malades, la recherche scientifique, l'art comme un vocation, mais les communications d'un bureau d'informatique, ça me laisse perplexe. Comme disait l'autre, les passions que l'on ne partage pas nous semblent toujours ridicules. J'essaie de ne pas rire, je lève les yeux de mon assiette, elle a les larmes aux yeux. Elle ajoute que le patron l'a ignorée pendant six mois, regardant à peine les projets qu'elle lui soumettait. *Mais je sais que j'ai raison de continuer. J'ai été assez tenace et fidèle pour le persuader que lorsqu'il aura besoin de moi, je serai là.*

Je suis de plus en plus sidérée. J'ai cru longtemps que le lien qui unissait les employées à leur patron était une attirance sexuelle pour le pouvoir et la réussite. À regarder les secrétaires vivre, s'exciter, se trémousser et se fendre en quatre pour leur patron, je me suis rendue compte que ça

tenait plutôt de la carence infantile. *Popa, regarde-moi, occupe-toi de moi, aime-moi. Je suis la plus travaillante, la plus dévouée; dis-moi que je suis la plus belle et la plus fine.* Si l'un d'eux se permettait des avances, elles seraient horrifiées, leur héros serait déchu. Oui, je sais, certaines franchissent le pas, mais ce n'est pas la majorité. Seigneur, cette Camille que je connais à peine me semble aussi atteinte qu'Alice.

Car le reg est aussi une maladie, maladie de l'âme moins romantique que le spleen, mais tout aussi pernicieuse. Elle provient de la grisaille, de la duraille et de la bataille. Elle sévit dans les endroits sans couleur, sans chaleur et sans lumière, où chacun doit se battre férocement pour sortir de la masse, tout en se conformant aux normes de la majorité. C'est l'angoisse de gagner, à tout prix, sans savoir ce qu'on veut gagner. Les effets secondaires sont désastreux, on en perd le boire, le manger et le sommeil, mais surtout les facultés de sentir, d'aimer, de jouir. On se durcit, on se minéralise petit à petit. Plus on s'élève socialement, plus on est atteint et moins on s'en rend compte. Le virus attaque moins violemment les femmes que les hommes parce qu'elles identifient plus vite la maladie. Mais l'égalité des chances prévaut, on a même vu des enfants de huit-dix ans déjà contaminés. Eux n'en réchapperont pas.

Le plus salement infecté que je connaisse est le grand patron de cette boîte. Justement, je le rencontre à mon retour, dans l'ascenseur. Il est très grand et son allure tient à la fois du bunker et du bulldozer, monument en pulsion destructrice. Ça fait six mois que je m'esquinte les yeux et le dos pour sa plus grande réussite et jamais il n'a daigné poser son regard sur moi, encore moins me saluer. D'ailleurs, a-t-il un regard, sauf pour les colonnes de chiffres? Il dépasse tout le monde d'une tête, heureusement, car c'est la partie la plus contagieuse. Mais je me tiens quand même à distance. On ne sait jamais, comme je suis grande aussi, son haleine pourrait me contagionner.

Je retourne à ma table de travail. Un document d'au moins deux cents pages trône à la place d'honneur, bien en évidence au milieu. C'est mon menu pour l'après-midi. Les jambes me flageolent, la tête me tourne, la nausée me

convulsionnne. L'angoisse me serre la gorge et me calcine les muqueuses. Ça y est, je l'ai, j'ai attrapé le reg. Je suis certaine que ce sont les premiers symptômes. L'impression d'avancer dans un paysage en pleine dessication, sans aller nulle part. Je meurs, je me dessèche à vue d'oeil. Je repousse ma chaise d'un grand coup de roulettes. C'est cette machine infernale, cet écran maudit qui transmet le virus, j'en suis persuadée maintenant. Je m'éloigne et cours chercher à boire. De l'eau, de l'eau. Je ne veux pas me minéraliser, comme cette *Petrified Forest* que j'ai visitée un jour en Arizona. Une forêt entière d'arbres couchés, devenus pierres, fossilisés. Un paysage d'apocalypse et de mort, grandiose dans sa beauté lunaire.

Je m'ébroue, comme l'animal que je suis encore. En route vers la cuisine et sa grande jarre d'eau glacée, j'aperçois une jambe de pantalon bleue. Oh non, pas lui! J'attends que le danger soit écarté, quand Suzanne m'aperçoit.

— Qu'est-ce tu fais là? T'as pas vu la montagne de travail à finir?

— Ouais, j'ai vu. Je prends juste un coup d'eau et j'arrive.

— Hey, t'as eu toute ton heure de lunch pour boire.

— Bon, bon, je m'y mets.

Je prends quand même le temps de m'enfiler un litre d'eau fraîche et la crise se résorbe. J'attaque la pile de feuilles, le corps raidi et l'esprit fermé aux émanations de l'écran. Je tape comme une forcenée, mes doigts devenus extensions de la machine, outils à son service. Surtout ne pas lire ce qu'on écrit, surtout ne penser à rien, la réflexion ralentit l'exécution. Vas-y, Élise, t'es la meilleure. Toi qu'on traitait d'artiste, à qui on reconnaissait même un certain talent pour la peinture, te v'là rendue le moins perfectionné des automates. Ferme ta gueule, ferme ton tiroir à idées et tape.

J'avance, je franchis des kilomètres en perdant une goutte d'essence à chacun d'eux, comme ma Volks dans le *Painted Desert*. Au moins, mon cinéma est en couleur, cette fois-ci. Cent kilomètres entre chaque station d'essence et le réservoir fuit. Mais les falaises de roc flamboient au loin de toutes leurs fulgurances rouges et ocres. J'avance et les

montagnes reculent, il semble que la pile ne diminue pas et que l'aiguille de ma montre est inerte.

Pourtant, la journée de travail touche à son terme. Quinze heures vingt-deux, seize heures dix, seize heures quarante-six, ça y est presque. Je termine ma page et à dix-sept heures trois, je me lève et pars comme une flèche. Suzanne n'a même pas le temps d'ouvrir la bouche pour me retenir. Elle aboie dans mon dos, je continue mon chemin. Pas la peine d'attendre l'ascenseur, il me faut sortir d'ici au plus vite. L'ennemi me guette et je descends les sept étages à pieds. Dehors, mon grand, mon chéri, mon sauveur m'attend. Je me jette sur lui et, même si nous sommes au pied du Trust Royal, sa bouche sur la mienne est comme la source qui jaillit sur le sentier qui mène aux chutes Monte-en-l'air, les si bien nommées, près de Saint-Côme. Plus tard, ce sera la chute elle-même, et sa voix, ses bras et son sexe seront le meilleur antidote contre le reg. Aujourd'hui, c'est lui qui me protège, un autre jour, ça pourrait être un enfant, un chien ou même un géranium en pot, n'importe quoi pourvu que ce soit souple, tendre et vivant.